Jean-Marie Schaeffer, *L'Expérience esthétique*

Paris, Gallimard, 2015, 384 pages

Umut Ungan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/1134>

DOI : 10.4000/marges.1134

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 22 avril 2016

Pagination : 166-167

ISBN : 978-2-84292-529-1

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Umut Ungan, « Jean-Marie Schaeffer, *L'Expérience esthétique* », *Marges* [En ligne], 22 | 2016, mis en ligne le 22 avril 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/1134> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.1134>

Jean-Marie Schaeffer, « L'Expérience esthétique »

Paris, Gallimard, 2015, 384 p.

Bien qu'il ne soit publié qu'en 2015, ce dernier ouvrage de Jean-Marie Schaeffer renvoie à ses recherches sur la question de la relation esthétique entamée il y a une dizaine d'années et présentées lors de ses séminaires à l'EHESS entre 2005 et 2009. Cela pour souligner que les thèses principales du philosophe, traitées d'une manière éparpillée dans ses autres livres et articles, diffusées depuis cette période, ont eu le temps de faire à la fois l'objet de critiques (notamment de la part des théoriciens de l'art) mais aussi d'analyses diverses. Elles apparaissent ainsi, dans *L'Expérience esthétique*, comme un ensemble relativement synthétique et consolidé à destination d'un nouveau public spécialisé. On y retrouve, dès l'introduction, la pratique habituelle du philosophe, concernant son argumentaire, de clarifier sa position en précisant l'usage qu'il fait des

termes en question, à savoir « expérience » et « esthétique ». On sait et ce depuis *Les Célibataires de l'art* (1996), que l'ambition théorique de Schaeffer s'inscrit dans une compréhension générique de la conduite esthétique en tant que fait anthropologique. Selon cette visée initiale, *L'Expérience esthétique* se veut comme une description minutieuse de cette expérience à la fois banale et spécifique et qui « fait partie des modalités de base de l'expérience commune du monde et qu'elle exploite le répertoire commun de nos ressources attentionnelles, émotives et hédoniques, mais en leur donnant une inflexion non seulement particulière, mais bien singulière » (p. 12). Les trois « ressources » qui viennent d'être citées renvoient aux chapitres de l'ouvrage qui constituent le cœur de la démonstration théorique de Schaeffer, tout en lui permettant de réfuter les thèses

qui leur sont traditionnellement associées. Concernant la ressource attentionnelle, il s'agit d'affirmer le caractère éminemment inscrit dans « la vie humaine vécue » de l'expérience esthétique et qui ne relève pas de la contemplation pure ou d'une expérience « hors-temps » (p. 31). En se référant aux travaux menés au sein des sciences cognitives, le philosophe souligne la spécificité du rapport esthétique au monde comme un « surinvestissement attentionnel » par rapport à la perception ordinaire. Il en décline ainsi les propriétés, selon une série de dualités qui régissent les deux rapports : l'attention esthétique renvoie à celle « parallèle » (pouvoir traiter en même temps plusieurs « informations »), « distribuée » (le fait de « balayer le champ perceptuel sans privilégier aucune zone ») et à un « traitement descendant » des *stimuli* (le fait qu'un *stimulus* « nouveau » inverse la hiérarchie perceptuelle qui par défaut, va des formes élémentaires vers des formes plus complexes), alors que la perception visuelle ordinaire est plutôt celle d'une attention « sérielle », « focalisée » et est l'œuvre d'un traitement ascendant. La « ressource » émotionnelle, quant à elle, réévalue la croyance commune selon laquelle l'émotion est éloignée de la connaissance, la première se réalisant à un « niveau primitif » alors que la cognition est « par principe attentionnelle, consciente et de haut niveau » (p. 132). En se référant à la psychologie cognitive, Schaeffer souligne l'homologie qui existe entre les deux processus, et que « toute émotion est le produit direct ou indirect [...] d'une évaluation cognitive, même si elle n'est pas toujours consciente, ni toujours fiable » (p. 141). Enfin, la ressource « hédonique » pose la question de la valeur tant débattue de plaisir/déplaisir au sein de l'esthétique. Faisant référence aux travaux de Peter Hadreas et de Peter Shizgal,

Schaeffer établit à la fois l'ancienneté de la question du plaisir/satisfaction qui remonte à l'Antiquité (et non seulement confinée aux neurosciences actuelles) et l'existence continue d'une « dynamique hédonique » qui « sous-tend notre commerce avec le monde, avec autrui et avec nous-même » (p. 194). Le « calculateur hédonique » évalue positivement ou négativement notre activité attentionnelle dans l'expérience esthétique, alors qu'il évalue « les objets de l'attention » dans la perception standard, puisque dans la dernière n'est requise que « l'information transmise ». En revanche, dans le régime esthétique il s'agit d'une activité « dépragmatisée ». Le dernier chapitre, plus « ouvert » et relativement plus spéculatif que les précédents, désire proposer une généalogie de l'expérience esthétique comme fait anthropologique et les différentes fonctions qu'elle peut remplir. Ses exemples vont de l'éthologie avec les *bowerbirds*, les oiseaux-berceau, au *studiolo* du duc d'Urbino Frédéric III de Montelfeltre à la Renaissance, en passant par les *korombos*, les maisons des esprits des Abelam vivant à Sepik, une région de la Nouvelle-Guinée ou encore la fiction littéraire. Le choix de ces divers exemples est convaincant, justifié par la posture théorique inclusive et rigoureuse du philosophe visant à inscrire l'expérience esthétique, selon ses bases attentionnelles et cognitives, dans une biologie commune des vivants, sans pour autant faire disparaître sa singularité qui donne « accès à des moments d'immanence heureuse » au sein des situations existentielles que l'on essaie de « maîtriser » quand « nos stratégies cognitives canoniques, sélectionnées par l'évolution biologique et cultivées systématiquement au cours de l'évolution culturelle » (p. 309) font défaut.

Umut Ungan